Zeitschrift: Entretiens sur l'Antiquité classique
Herausgeber: Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique
Band: 20 (1974)

Artikel: La culture de Polybe et la science de son temps
Autor: Pédech, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-660677

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

II

PAUL PÉDECH

La culture de Polybe et la science de son temps

LA CULTURE DE POLYBE ET LA SCIENCE DE SON TEMPS

La culture de Polybe est indéniable. Son *Histoire* atteste des lectures nombreuses et variées, ainsi qu'une formation générale dans le domaine de la rhétorique et de l'analyse morale. Si l'on ignore quels ont été ses maîtres de rhétorique et de morale, en revanche les citations de son ouvrage nous renseignent abondamment sur ses lectures. Elles comprennent en premier lieu des historiens : Théopompe, Ephore, Callisthène, Timée, Phylarque, Philinos, Fabius Pictor, ses contemporains Zénon et Antisthène de Rhodes. Il a aussi lu des géographes : Eudoxe de Cnide, Pythéas, Dicéarque, Eratosthène. On peut même supposer qu'il a connu Cratès de Mallos, venu à Rome à peu près à l'époque où il y résidait. Parmi les philosophes, il a connu, au moins partiellement, les œuvres de Platon, d'Aristote, de Théophraste, de Straton le Physicien et de Démétrius de Phalère. Il a même pu rencontrer et entendre à Rome les trois philosophes de l'ambassade athénienne de 155 : le stoïcien Diogène de Séleucie, le péripatéticien Critolaos, et Carnéade, de la Nouvelle Académie. Il est vraisemblable qu'il avait puisé la plus grande partie de ses lectures dans la bibliothèque du roi Persée, que Paul-Emile, après sa victoire sur la Macédoine, avait fait transporter à Rome pour ses fils. Polybe (XXXI 23, 4) dit qu'un prêt de livres fut à l'origine de l'amitié qui le lia à ces jeunes gens, Fabius Maximus et Scipion Emilien. Il est probable qu'en cette circonstance Polybe fut l'emprunteur.

Aucun de ces auteurs, si l'on excepte les Rhodiens Zénon et Antisthène, n'est vraiment le contemporain de Polybe. Pourtant il est légitime d'affirmer qu'ils appartiennent à la science de son temps. Ephore et Théopompe jouissaient d'une réputation incontestée depuis le IVe siècle, et elle était

encore solide au temps du rhéteur Hermogène et de Philostrate, c'est-à-dire à l'époque des Antonins et des Sévères. L'immense érudition de Timée, l'étendue de ses recherches sur les antiquités de la Sicile et de l'Italie offraient une source inépuisable aux premiers historiens latins, contemporains de Polybe ; les *Origines* de Caton lui ont fait un grand nombre d'emprunts. Il est probable que Callisthène était, à Rome, le mieux connu et le plus lu des historiens d'Alexandre; car Cicéron, un siècle après Polybe, le mentionne plus d'une fois. Des géographes, Eratosthène était presque le contemporain de Polybe, puisqu'il est mort vers 194 ; en tout cas, ses travaux représentaient alors le dernier état de la science géographique. Par Eratosthène, Polybe remontait à ses prédécesseurs dans la géographie, Dicéarque et Eudoxe, et à Pythéas, dont Eratosthène avait tiré ses informations sur l'Europe du nord-ouest.

Après ce recensement des lectures de Polybe, qui découvre en même temps un aspect des connaissances de son temps, surtout dans le milieu romain, où il a conçu et élaboré son *Histoire*, il convient d'étudier ce qu'il doit au savoir contemporain, quelle attitude il a prise envers lui et de quelles idées il s'est inspiré.

Nous distinguerons quatre domaines dans lesquels Polybe a manifestement subi l'influence de la science de son temps et pris une position personnelle à son égard, à savoir : l'esprit critique, l'analyse psychologique, la technique chronologique et les problèmes géographiques.

I. L'esprit critique

Vis-à-vis des auteurs, anciens ou récents, Polybe adopte d'abord une attitude critique. Son *Histoire* est parsemée de morceaux de polémique, et même son livre XII est entièrement consacré à l'examen critique de ses devanciers. Sans

doute avait-il une tournure d'esprit portée à la discussion ; mais l'esprit de l'époque favorisait encore et aiguisait cette tendance naturelle. C'était, en effet, un temps de controverses, où l'on se plaisait à remettre en question les connaissances et les idées antérieures. En philosophie, Carnéade soumettait à la réfutation d'une dialectique impitoyable l'ensemble des doctrines stoïciennes : théorie de la connaissance, preuves de l'existence des dieux, conception de la fatalité du cours des choses (εἱμαρμένη), théorie de la finalité providentielle du monde, croyance à la divination. Pendant son ambassade à Rome, Carnéade donna des conférences où il critiquait la notion de justice naturelle en la réduisant à l'utilité et à des conventions sociales arbitrairement établies. L'école stoïcienne elle-même soumettait à une revision nuancée les théories absolues de Chrysippe ; Diogène de Séleucie, le collègue d'ambassade de Carnéade, les tempérait fortement de platonisme. Panétius, qui fut l'ami de Scipion Emilien et de Polybe, n'admettait plus, entre autres choses, que les passions fussent de simples jugements, que l'âme assumât toutes les fonctions de l'être humain, que le sage pût atteindre l'apathie totale. Bref, une critique approfondie renouvelait et, sur nombre de points, rejetait la philosophie du siècle précédent.

Il en était de même en géographie. L'astronome Hipparque, qui travaillait à Rhodes entre 162 et 128, écrivait un ouvrage pour contester les calculs géodésiques d'Eratosthène, en exigeant un système cartographique exclusivement fondé sur l'observation astronomique. Eratosthène lui-même avait déjà revisé les conceptions géographiques de ses prédécesseurs. Il est improbable que Polybe ait eu connaissance des travaux d'Hipparque [1]. Mais ce qui importe

[1] Il semble cependant que Polybe a connu un ouvrage du mathématicien et astronome Attale de Rhodes, contemporain d'Hipparque, ainsi qu'il ressort de Plb. IX 15, commenté par Th. Büttner-Wobst, Studien zu Polybios, *Klio* 5 (1905), 99-100.

ici n'est pas l'influence directe d'Hipparque sur Polybe, c'est l'esprit du temps qui, porté à la controverse, les a également influencés tous les deux. Polybe a longuement et âprement critiqué Timée ; mais, avant lui, Polémon le Périégète, vers 190, avait écrit au moins douze livres de remarques critiques contre Timée.

En rhétorique, Polybe assistait à une réaction contre la manière isocratique dont Timée était tout imprégné et contre les exubérances de l'asianisme. Les philosophes mènent l'attaque. Critolaos considérait l'éloquence comme un pur exercice sans bénéfice moral ; son collègue d'ambassade Diogène était aussi dédaigneux. Le témoignage de Polybe lui-même (XII 25 i, 5) atteste que l'usage abusif et scolastique des discours dans les livres d'histoire avait discrédité nombre d'historiens.

En histoire, nous n'avons pas assez de textes du temps de Polybe pour dire avec précision quelle place y tenait la polémique. Mais on a toutes les raisons de penser que Timée, qui était un censeur impitoyable et chicanier de ses prédécesseurs et dont le prestige scientifique était grand, avait servi de modèle et inspiré une tradition. Polybe, en l'attaquant, n'a fait que l'imiter, et ses jugements critiques sur les historiens du passé ou de son temps procèdent de la même méthode et du même esprit de discussion.

Aussi l'*Histoire* de Polybe abonde-t-elle en polémiques. A Philinos d'Agrigente, historien de la première guerre punique, il reproche sa partialité en faveur des Carthaginois ; à Fabius Pictor, à l'inverse, son parti pris en faveur des Romains et un exposé inexact des causes de la deuxième guerre punique [1]. Il relève chez Ephore l'incompétence en matière de tactique militaire et de description des batailles. Il examine longuement le récit de la bataille d'Issos chez Callisthène et y découvre plusieurs erreurs et invraisem-

[1] I 14-15 ; III 8.

blances [1]. Chez Phylarque, historien de Cléomène, il condamne l'abus du pathétique et du théâtral dans le récit, la partialité et diverses erreurs [2]. A Théopompe, historien considérable dont le prestige est resté grand jusqu'à la fin du monde antique, il adresse une série de reproches : il ignore la tactique militaire ; il raconte des fables invraisemblables ; il dénigre injustement Philippe de Macédoine et ses compagnons ; enfin la conception générale de ses ouvrages est critiquable : il a délaissé l'histoire de la Grèce à partir de la bataille de Leuctres pour passer à celle de Philippe, c'est-à-dire transféré l'intérêt du récit de la nation à un individu et créé une lacune dans la continuité des événements [3]. Nous ne nous étendrons pas sur les critiques de Polybe envers Timée ; elles remplissent la plus grande partie de son livre XII et consistent essentiellement à relever un certain nombre d'erreurs, l'acrimonie et la malveillance de Timée dans sa polémique et la composition de discours d'une rhétorique artificielle et puérile.

L'esprit critique de Polybe est toujours en éveil. Il écrit à l'historien Zénon de Rhodes une lettre pour lui signaler une erreur topographique [4]. Son éducation et sa carrière d'homme politique et de chef militaire ne le prédisposaient guère à une pareille attitude littéraire. Il faut nécessairement qu'elle lui ait été inspirée à la fois par la fréquentation des auteurs qui usaient de cette méthode et par l'esprit de son siècle, qui remettait couramment en cause les connaissances

[1] XII 25 f 1 ; 17-22. Voir le commentaire de ce dernier passage dans mon édition du livre XII de Polybe (Paris 1961), 114-5.

[2] II 56-63. Voir l'introduction à mon édition du livre II de Polybe (Paris 1970), 21-5.

[3] XII 25 f, 6 ; XVI 12, 7 ; VIII 9-11, 2. La critique de Polybe est fort injuste, car Théopompe avait composé deux ouvrages distincts : les *Helléniques* et les *Philippiques*. Il avait donc incontestablement le droit de négliger l'intervalle entre la bataille de Leuctres et l'avènement de Philippe (371-359).

[4] XVI 20, 5.

de l'âge antérieur. L'inaction forcée de son exil à Rome et les réflexions sur son nouveau métier d'historien l'ont conduit à cette démarche intellectuelle.

II. L'analyse psychologique

Pour dépeindre les caractères des hommes, noter leurs qualités et leurs défauts, traduire les pensées et les sentiments, Polybe dispose d'un abondant vocabulaire de notions psychologiques. On dénombre dans son œuvre plus de 200 termes de ce genre. Sans doute certains ont-ils été déjà employés par les historiens antérieurs, Thucydide et Xénophon, comme ἀνδραγαθία « bravoure » ; ἀπόνοια « désespoir » ; βλάκεια « mollesse » ; γενναιότης « noblesse » ; ἐγκράτεια « maîtrise de soi » ; ἔκπληξις « épouvante » ; εὐψυχία « courage » ; κατάπληξις « stupeur » ; μετάνοια « regret » ; φιλονεικία « jalousie ». Cette énumération n'est qu'un choix dans une liste beaucoup plus longue. D'autres termes n'apparaissent qu'à partir d'Aristote et de Théophraste, dont les travaux ont apporté une contribution importante à l'analyse morale. Par exemple : ἀρέσκεια « obséquiosité » ; ἀσυνήθεια « manque d'habitude »; δεισιδαιμονία « superstition » ; δυσελπιστία « pessimisme » ; ἐνέργεια « activité » ; ὀψιμαθία « pédantisme » ; φιλαρχία « ambition ».

Ces mots, au temps où écrivait Polybe, appartenaient à la langue grecque depuis près de deux siècles. Mais d'autres étaient plus récents ; ils avaient été forgés et introduits par les stoïciens, notamment par Chrysippe, dont l'œuvre morale était encyclopédique et qui écrivait un siècle avant Polybe. Nous avons relevé quatorze termes créés par les stoïciens et passés dans le vocabulaire de Polybe : ἀκαταστασία « instabilité du caractère » ; ἀλογιστία « déraison » ; ἀποδοχή « assentiment » ; αὐστηρία « sévérité de mœurs » ; ἀφέλεια « naïveté » ; ἀψικορία « dégoût » ; εὐχαριστία « gratitude » ; κενοδοξία « va-

nité » ; νουνέχεια « sagacité » ; πρόληψις « prévention » ; προσκοπή « inimitié » ; συμφρόνησις « consentement » ; φιλοδοξία « amour de la gloire » ; φιλοζωΐα « lâche attachement à la vie » [1]. Il serait téméraire d'affirmer que Polybe a emprunté ces vocables à des ouvrages de philosophie stoïcienne. Il est plus vraisemblable que ces mots étaient entrés dans le langage usuel d'une élite cultivée qui s'intéressait à la philosophie et aux définitions psychologiques. Des termes qui servent à désigner l'instabilité du caractère, la sagacité, le lâche attachement à la vie, etc., traduisent des préoccupations nouvelles et un approfondissement des études de psychologie.

Mais ce qui ouvre les perspectives les plus intéressantes, et sans doute aussi les plus mystérieuses, c'est la liste des termes qui appartiennent en propre au vocabulaire psychologique de Polybe, qu'on ne trouve pas avant lui et qui reparaissent dans la langue tardive, en particulier chez Plutarque. Nous avons dénombré trente-neuf termes dans cette catégorie, et ce recensement n'est sans doute pas exhaustif. Il serait trop long de les énumérer ici. Nous nous contenterons de présenter quelques exemples, en soulignant le caractère expressif et nuancé de chacun. Ainsi, ἀδικοδοξία est la réputation obtenue par des moyens iniques [2]. L'ἀντιπαραγωγή désigne, au propre, la charge en tenaille contre l'ennemi, et, au figuré, l'aversion, l'inimitié [3]. Κακοζηλωσία est un zèle intempestif, l'empressement mal placé de celui qui veut se faire bien voir [4]. Ἐθελοκάκησις est la volonté de faire du mal, la malveillance, à la limite le sabotage d'une entreprise [5]. Περικάκησις désigne le climat d'hostilité qui

[1] Cf. H. von Arnim, *Stoicorum veterum fragmenta* IV (Lipsiae 1924), Indices.

[2] XXII 17, 7 ; fr. 95. La traduction de A. Mauersberger, *Polybios-Lexikon*, s.v. (unberechtigte Selbsteinschätzung) ne paraît pas juste.

[3] X 37, 2 ; XXX 13, 7 ; cf. IX 3, 10.

[4] X 22, 10.

[5] III 68, 10 ; V 5, 10.

règne autour de quelqu'un [1]. Dans le même ordre d'idées κακεντρέχεια est l'insinuation adroite d'une méchanceté, d'une calomnie [2]. Φρονηματισμός, l'orgueil, la présomption, est un intensif de φρόνημα [3]. D'autres mots sont pittoresquement imagés. Ὀλιγοπονία et φυγοπονία expriment la paresse avec des nuances différentes, le premier le goût du moindre effort, le second la fuite éperdue devant la fatigue [4] ; un certain humour n'est pas absent de ces formations nominales. Retenons enfin trois mots du même style : συμπεριφορά, qui est l'assiduité auprès de quelqu'un pour lui faire cortège, auprès d'un souverain pour lui faire sa cour ; ἀθυρογλωττία, qui est littéralement le babillage de celui dont la langue n'a pas de fermeture ; et δοξοφαγία, qui est l'ambition des démagogues tournant à la voracité [5].

Ces termes et les autres que nous n'avons pas cités sont-ils des créations de Polybe ? Il est difficile de l'admettre, car son style ne se distingue pas par la hardiesse et l'originalité ; il s'efforce au contraire de rester conforme à la fois au langage administratif, à la langue littéraire et à l'usage courant. S'il emploie, et fréquemment, un mot comme διάληψις au sens d'*opinion*, de *jugement*, alors qu'il signifie seulement *ramification* ou *division* chez Aristote, c'est qu'il y est autorisé par la signification que ce mot a prise de son temps. De plus, certains termes qui apparaissent chez lui pour la première fois se retrouvent un peu plus tard chez Diodore, Denys d'Halicarnasse et Plutarque [6]. Il faut donc en conclure que seule la perte de textes contemporains a

[1] I 85, 2. Cette interprétation me paraît préférable à celle de Bailly (découragement, désespoir) : les mercenaires, assiégés et affamés, sont prêts à massacrer leurs chefs.

[2] IV 87, 4.

[3] Fr. 235.

[4] XVI 28, 3 ; III 79, 4.

[5] V 26, 15 ; VIII 10, 1 ; VI 9, 7.

[6] Mentionnons ἀθεσία (Diodore); ἀγεννία, ἀναγωγία, συμπεριφορά (Plutarque).

isolé ces mots chez Polybe et qu'en réalité il les doit aux moralistes et aux psychologues de son temps et aux raffinements de leurs analyses.

La philosophie du temps a influé encore sur le principe fondamental de la psychologie de Polybe : la structure dualiste de l'âme, composée de deux éléments, le rationnel et l'irrationnel, le λογικόν et l'ἄλογος, le λογισμός et le θυμός. La psychologie stoïcienne, qui est celle que nous connaissons le mieux au siècle de Polybe, n'a pas de doctrine immuable sur ce point. La doctrine de Chrysippe est résolument moniste et intellectualiste. L'âme n'est constituée que d'un seul principe : le *logos*, à côté duquel il n'existe aucune faculté indépendante. Chrysippe nie l'existence de l'irrationnel : les passions sont des modalités du *logos*, qui, dans un état morbide et anormal, donne son assentiment à de fausses représentations et s'abandonne à des jugements erronés. Le *logique* et l'*illogique* sont des facultés inséparables dans l'âme comme dans le miel la douceur et la fluidité. Mais d'autres stoïciens professaient une théorie moins absolue. Ainsi, avant Chrysippe, Cléanthe admettait une division tripartite, reprise de Platon : λογιστικόν, θυμοειδές et ἐπιθυμητικόν. Et Panétius, qui fut le contemporain et l'ami de Polybe, distinguait deux facultés : la raison (λόγος) et la passion (ὁρμή). On ne saurait dire que Polybe ait emprunté sa conception à Panétius, qui était sensiblement plus jeune que lui, ni qu'il ait adhéré à la doctrine stoïcienne. Cette explication dualiste de l'âme appartenait au fonds commun de la psychologie de son temps, sans être la propriété d'aucune école philosophique.

Ce qu'il convient de souligner, c'est la place importante qu'il lui fait dans son *Histoire*. Ses personnages, souverains ou généraux, appartiennent à la catégorie du rationnel ou à celle de l'irrationnel suivant que leurs décisions et leurs actes sont inspirés par la raison et le jugement ou par la passion

et l'irréflexion. Hannibal et Scipion sont du type rationnel, Philippe et Persée du type irrationnel. C'est dans cette double perspective que Polybe explique et juge leur activité et leur rôle historique : ils agissent κατὰ λόγον ou ἀλόγως.

L'usage de la raison comme règle de conduite faisait partie des idées du temps. Plutarque [1] nous a conservé le souvenir d'une polémique qui opposa Carnéade au stoïcien Antipatros de Tarse. Celui-ci soutenait (ainsi que son contemporain Diogène de Babylone, stoïcien lui aussi) [2] que l'essence du bien était le choix *raisonné* de ce qui est conforme à la nature. On lui objectait que raisonner juste dans le choix des éléments qui servent à bien raisonner ne saurait être une fin en soi, donc qu'un choix raisonné devait avoir une autre fin que lui-même, par exemple des choses bonnes et utiles, situées hors du choix. Certes Polybe ne s'est pas mêlé à ces discussions subtiles ; mais le prix qu'il attache au choix raisonné dans les actes politiques et les opérations militaires nous renvoie un écho certain des préoccupations qui agitaient les esprits cultivés de son temps, intéressés par tous les problèmes philosophiques.

III. La technique chronologique

La chronologie de Polybe repose sur le comput des olympiades divisées en quatre années et sur un système de synchronismes. Il a réglé la composition de son *Histoire*, à partir du livre VII, sur cette disposition chronologique : chaque livre traite soit une olympiade entière, soit seulement deux années ou même une seule année d'olympiade, selon l'importance du sujet [3].

[1] *De comm. not.* 27, 1072 A sq.

[2] Stob., *Eclogae* II 75, 11 ; Diog. Laert. VIII 88.

[3] Voir l'étude fondamentale de H. Nissen, Die Œkonomie der Geschichte des Polybios, *RhM* 26 (1871), 241-82.

Ce système de datation n'est pas de son invention. Il remonte à Timée et à Eratosthène. Le premier en a été l'initiateur ; le second l'a perfectionné.

C'est Polybe lui-même (XII 11, 1) qui nous apprend que Timée confrontait depuis l'origine la liste des éphores spartiates, celle des archontes athéniens, celle des prêtresses d'Argos et celle des olympioniques. Il avait aussi composé des *Olympioniques*, dont nous ne savons rien. On peut seulement supposer que c'était un travail préparatoire à son grand ouvrage d'histoire. Il appliquait dans ce dernier ses principes de chronologie, indiquant en tête du récit annuel les noms de l'archonte et de l'éphore éponymes, tous les quatre ans le numéro de l'olympiade et le nom du vainqueur à la course du stade (olympionique) qui l'accompagnait ordinairement [1] ; enfin l'année du règne des rois de Sparte et du sacerdoce de la prêtresse d'Argos. Il établissait ainsi un ordre annalistique minutieux, qui lui permettait de relever ou de calculer des concordances entre des événements ayant eu lieu dans des pays différents. Il aboutissait ainsi à des synchronismes : par exemple, il plaçait dans la même année la fondation de Rome et celle de Carthage, la naissance d'Euripide et la bataille de Salamine. Il notait aussi des intervalles entre des événements importants : 417 ans entre la prise de Troie et la première olympiade (776/5), 820 ans entre le retour des Héraclides et le passage d'Alexandre en Asie (1154-334).

La méthode de Timée a été décisive pour introduire le comput olympique dans la chronologie historique. Elle a exercé une grande influence sur les chronographes alexandrins, en particulier sur Eratosthène, qui est l'auteur et d'*Olympioniques* et de *Chronographies*. Les premières paraissent avoir été un répertoire des olympiades, sous chacune desquelles étaient mentionnés les vainqueurs olympiques et les

[1] On verra un exemple de cette technique dans la *Chronique d'Oxyrhynchos* (*POxy* 12) (F. JACOBY, *FGrH* 255).

principaux événements de la période quadriennale. Mais les *Chronographies* ont plus d'importance pour la présente étude : c'était à la fois un exposé de règles chronologiques et une table élaborée suivant ces mêmes règles. Il en reste une liste de dates-repères qui nous a été transmise par Clément d'Alexandrie [1] : on y relève deux dates-repères, la prise de Troie et le retour des Héraclides, qui figuraient déjà chez Timée [2].

La datation par olympiades s'est propagée chez les annalistes latins : ainsi Fabius Pictor datait la fondation de Rome de la 1re année de la 8e olympiade, et Cincius Alimentus de la 4e année de la 12e olympiade [3]. Il en résulte qu'au second siècle l'olympiade était déjà divisée en quatre années qui serraient davantage la date d'un événement. Ce supplément de précision était dû sans doute à Eratosthène, qui comptait par années égyptiennes de 365 jours. De plus, le nom de l'olympionique, indifférent à la culture latine, était supprimé.

L'influence d'Eratosthène sur Polybe est manifeste, quand nous voyons qu'il date la prise de Rome de 387/6 par référence à la bataille d'Aigos Potamos et à la bataille de Leuctres, deux événements-repères qui figurent dans la liste canonique citée par Clément d'Alexandrie : il note que les Gaulois ont pris Rome dix-huit ans après la bataille d'Aigos Potamos et seize ans avant la bataille de Leuctres [4]. A ces données il a ajouté un synchronisme : c'était l'année du traité d'Antalcidas et de la prise de Rhégion par Denys de Syracuse. Ce synchronisme a vraisemblablement Timée pour origine. Quant au procédé de datation par intervalles entre les événements, il est conforme à la méthode d'Eratosthène. On le retrouve

[1] Clem. Alex. *Str.* I 138, 1-3.

[2] Clem. Alex. *Str.* I 139, 4.

[3] Dion. Hal. I 74, 1.

[4] I 6, 1.

qui sert à dater la chute des rois de Rome et l'institution des premiers consuls : la date-repère est cette fois l'invasion de Xerxès en Grèce, qui est aussi l'une des dates-repères de la liste d'Eratosthène [1].

Comme Fabius Pictor, Cincius Alimentus et Caton, Polybe s'est préoccupé de déterminer la date de la fondation de Rome. Il la fixait à Ol. 7.2 (751/0) [2]. Or, d'après Solin, Q. Lutatius Catulus et Cornélius Népos étaient arrivés à la même date, qu'ils avaient trouvée aussi chez Eratosthène [3]. Lutatius (consul en 102) avait probablement puisé son renseignement chez Polybe. On est donc fondé à penser que Polybe utilisait ici encore la méthode d'Eratosthène. Caton, son contemporain, datait, lui, la fondation de Rome de quatre cent trente-deux ans après la prise de Troie, date correspondant selon Denys d'Halicarnasse à Ol. 7.1 (752/1) [4]. On trouve ici non seulement un événement-repère de la liste d'Eratosthène — la prise de Troie — mais encore une concordance parfaite dans les chiffres entre Eratosthène et Caton : quatre cent trente-deux ans avant l'année 752/1 (Ol. 7.1) nous conduisent à l'année 1184/3, qui est la date de la prise de Troie selon Eratosthène. Il y a cependant une divergence d'une année entre la date de Polybe et celle de Caton. On peut l'expliquer par une interprétation différente du nombre 432 : il peut signifier la quatre cent trente-deuxième année, c'est-à-dire 752/1, et c'est l'interprétation de Caton, ou bien « au bout de quatre cent trente-deux années », c'est-à-dire la quatre cent trente-troisième (751/0), et c'est l'interprétation de Polybe, pour qui les deux événements, la prise de Troie et la fondation de Rome, comptent chacun pour une année. Dans tous les cas la coïncidence de la chronologie de Polybe

[1] III 22, 1. Même date-repère (l'invasion de Xerxès) : VI 11, 1.

[2] VI 11 a, 2.

[3] Sol. I 27.

[4] Dion. Hal. I 74, 3.

avec les dates-repères de la liste canonique d'Eratosthène atteste, d'une manière sûre, la dette de Polybe envers le chronographe alexandrin.

IV. Les problèmes géographiques

La géographie est le domaine où la science contemporaine a le plus fortement retenu l'intérêt de Polybe et l'a orienté le plus résolument vers les problèmes et les controverses de l'actualité. En passant de l'histoire à la géographie et en incorporant l'une à l'autre, il a suivi la tradition qui dérive d'Hérodote et d'Ephore. Comme lui Hérodote avait pris position face à la géographie de son temps, celle des Ioniens. Polybe a abordé cinq questions discutées par ses contemporains : la géographie homérique, l'océanographie, l'extension de l'*oikouménê*, la vie sous l'Equateur et la figure du Bassin méditerranéen.

Homère passait aux yeux des Grecs pour le premier géographe, et ses commentateurs découvraient dans ses poèmes, en particulier dans l'*Odyssée*, des connaissances étendues et même inattendues. Au temps de Polybe, Cratès de Mallos était le plus déterminé de ses admirateurs et Hipparque tenait Homère pour le fondateur de la géographie [1]. Mais il y avait des adversaires résolus qui, comme Eratosthène et Aristarque, considéraient la géographie homérique comme un assemblage de pures fictions, sans aucun fondement dans la réalité. La localisation des voyages d'Ulysse était surtout un sujet de controverses. Cratès les situait au-delà des Colonnes d'Hercule, dans la Grande Mer, qu'il identifiait avec l'Océan d'Homère ; Aristarque les maintenait dans la Méditerranée. Eratosthène ironisait en disant qu'on trouverait le théâtre des voyages d'Ulysse lorsqu'on aurait décou-

[1] Strab. I 1, 2, p. 2.

vert celui qui avait cousu l'outre d'Eole ; s'il admettait qu'Homère connaissait bien la Grèce, il lui déniait la connaissance des pays lointains, faute de l'expérience des longs voyages et de la navigation au long cours [1].

Polybe a pris une position moyenne dans ce débat. Il ne pense pas qu'Homère a inventé de toutes pièces ; il a seulement revêtu de fictions un fonds de réalités : par exemple, le mythe de Scylla, ce monstre qui dévore les animaux marins, est une transposition de la voracité des espadons ou galéotes qui abondent au cap Scyllaeum, en Calabre, et qui se nourrissent de poissons. Eole, le maître des vents, n'est pas un personnage imaginaire ; d'après Polybe, ce serait un homme des anciens âges qui habitait les parages de la Sicile et qui renseignait les navigateurs sur le régime des vents ; par la suite on l'aurait divinisé. La géographie d'Homère repose donc sur un fondement réel. De même, Cratès en expliquait certains épisodes à la lumière des découvertes de Pythéas : il plaçait le pays des Lestrygons et celui des Cimmériens dans les latitudes du grand Nord, que le navigateur avait décrites [2].

Cependant, tandis que Cratès transportait les aventures d'Ulysse dans l'océan Atlantique, suivant une théorie dite de l'*exocéanisme*, Polybe les confinait dans les parages de la Sicile et de l'Italie, en alléguant qu'il est impossible d'aller du cap Malée aux Colonnes d'Hercule en neuf jours de navigation, comme le prétend Homère (*Od.* IX 82) [3].

Polybe a tenté d'expliquer les courants des détroits pontiques, du détroit de Kertch (Bosphore cimmérien) et du Bosphore : il croit que les eaux des mers sont refoulées par les dépôts entraînés par les fleuves, et il en déduit que la mer d'Azov et la mer Noire finiront par être comblées par

[1] Strab. I 2, 15, p. 23 sq. ; VII 3, 6, p. 298.

[2] Gem. *Elementa astronomiae* VI 10-16.

[3] XXXIV 4.

ces dépôts [1]. Straton le Physicien avait proposé une explication analogue quoique un peu différente [2]. Mais Straton écrivait au IIIe siècle, plus de cent ans avant Polybe. S'il est impossible de nommer un auteur contemporain qui ait expressément traité de cette question, on sait qu'Hipparque avait étudié la question des courants du Bosphore. On peut donc conclure que Polybe a abordé un problème d'actualité.

La croisière de Pythéas dans la mer du Nord, la découverte d'une grande partie de l'Inde jusqu'à Ceylan sous Alexandre et ses successeurs, et les explorations ordonnées par les Ptolémées au Soudan et en Ethiopie avaient reculé les limites du monde connu et posé le problème de son extension au nord-ouest et au sud-est. Eratosthène reprenait les données de Pythéas sur les îles britanniques et sur Thulé située sous le cercle polaire. Mégasthène avait été le premier à mentionner Ceylan sous le nom de Taprobane, île mystérieuse dont Hipparque supposait qu'elle pouvait être le commencement d'un autre continent [3]. Ces problèmes n'ont pas échappé à Polybe. Il reproche à Eratosthène d'avoir ajouté foi aux informations de Pythéas ; il nie l'existence d'une grande île britannique de 40 000 stades de tour, l'existence de Thulé et de la « mer figée », là où la terre, l'air et l'eau seraient amalgamés dans un mélange visqueux semblable aux méduses [4]. Il donne pour raison qu'il est invraisemblable qu'un simple particulier, dépourvu de ressources, ait pu parcourir des distances si considérables sur le littoral septentrional de l'Europe. Il supprime ainsi l'immense acquisition que Pythéas avait apportée au savoir géographique, et cette négation est un recul.

Il se montre plus prudent sur l'hypothèse d'un continent austral qui relierait l'Asie à l'Afrique par le sud. Cette hypo-

[1] IV 39-42.
[2] Strab. I 3, 4, p. 49.
[3] Mela III 7, 7.
[4] XXXIV 5.

thèse a été, beaucoup plus tard, adoptée par Marin de Tyr et Ptolémée, qui en vinrent à concevoir l'océan Indien comme une mer fermée. Mais Polybe déclare qu'on n'a, de son temps, aucune certitude sur ce point [1]. Cette question était donc déjà posée : Polybe et Hipparque nous en renvoient l'écho simultané. Il est curieux de la trouver dès cette époque.

Les explorateurs envoyés par les Ptolémées avaient poussé jusqu'au-delà de Méroé, au voisinage de Chandi, à mi-chemin entre le tropique et l'équateur. Ils avaient atteint aussi le massif Ethiopien, dont l'existence était confirmée, d'autre part, par les navigateurs qui avaient longé la côte orientale de l'Afrique jusqu'au pays de la Cannelle (la côte des Somalis). Ces diverses explorations avaient posé aux géographes la question de savoir si la vie était possible dans la zone équatoriale à cause de la chaleur et si cette région était habitée. Agatharchidès de Cnide, géographe d'Alexandrie et contemporain de Polybe, niait qu'elle fût habitable. Au contraire, Eratosthène et Panétius affirmaient qu'elle était habitable. Polybe, se mêlant à la controverse, se rangeait à ce dernier avis. Il invoquait deux arguments : le premier, que le soleil demeurait moins longtemps au-dessus de l'équateur que dans la zone tropicale qui, elle, était habitée ; donc l'équateur recevait moins de chaleur que le tropique ; le second argument, c'est que la région équatoriale contenait de hautes montagnes qui arrêtaient les nuages venus du nord et précipitaient les pluies [2] ; d'où une humidité qui tempérait le climat.

Eratosthène avait essayé d'établir la carte du monde par la méthode dite des *sphragides*. C'étaient des figures géométriques délimitées par des accidents naturels (montagnes, fleuves) ou par des lignes conventionnelles et destinées à

[1] III 38, 1-3.

[2] XXXIV 1, 7-13 ; 16.

dessiner la figure de l'*oikouménê*. Cette méthode n'a pas été sans influence sur Polybe, qui, on l'a vu, connaissait les travaux d'Eratosthène.

Il l'applique à la représentation de l'Italie, dont il inscrit la forme dans un triangle qui a pour sommets Marseille, le cap Cocynthos (Punta di Stilo, à l'extrémité du Bruttium) et le fond de l'Adriatique (II 14, 4-6). A l'intérieur de ce triangle il en détermine un second, qui représente la Gaule cisalpine et qui a pour côtés la chaîne des Alpes, de Marseille à l'Adriatique, l'Apennin jusqu'à Séna et le littoral Adriatique, de Séna jusqu'au fond de l'actuel golfe de Trieste. Il indique les dimensions de ces trois côtés ; elles proviennent sans aucun doute de l'arpentage romain. La via Aemilia, construite en 187, traversait de l'ouest à l'est la plaine du Pô et se prolongeait jusqu'à Aquilée ; à Placentia, elle bifurquait vers le sud-est et longeait l'Apennin jusqu'à Ariminum. Quant à la façade Adriatique, il était facile de l'évaluer d'après les données des navigateurs. Polybe a plus d'une fois exploité les mesures des arpenteurs romains : ainsi, il indique la longueur de la via Egnatia, d'Apollonie à Thessalonique : 267 milles (= 395 km) [1].

Polybe a-t-il connu les travaux d'Hipparque ? H. Berger le pense [2], en alléguant qu'il a rectifié les mesures du Bassin méditerranéen selon Dicéarque en s'inspirant des constructions géométriques d'Hipparque. Dicéarque évaluait à 7000 stades la distance du détroit de Messine aux Colonnes d'Hercule. Pour corriger cette évaluation Polybe construit un triangle ayant pour sommets les Colonnes d'Hercule, Narbonne et le détroit de Messine : il attribue 8000 stades (1400 km, en réalité 1100) au côté Colonnes d'Hercule-Narbonne et 11 200 stades (2000 km, en réalité 1200) au

[1] Strab. VII 7, 4, p. 322 sq. = XXXIV 12, 8.

[2] H. Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*[2] (Leipzig 1903), 518-9.

côté Narbonne-détroit de Messine. Il aboutit par le calcul à évaluer la base du triangle à 18 700 stades (3300 km, en réalité 1900), soit plus du double de la distance avancée par Dicéarque [1]. Sans doute cette construction géométrique rappelle-t-elle l'analyse critique qu'a faite Hipparque des *sphragides* d'Eratosthène, telle qu'on peut la lire chez Strabon [2]. Mais qui pourrait affirmer que cette méthode était particulière à Hipparque ? Les *sphragides* d'Eratosthène étaient déjà des figures géométriques, dont les dimensions n'étaient pas seulement tirées des mesures empiriques des itinéraires et des navigations, mais encore rectifiées d'après le calcul géométrique, comme il était naturel chez un astronome. En l'absence d'une preuve décisive, il est plus prudent de penser que ces procédés étaient courants chez les géographes à l'époque de Polybe. Enfin il est à noter que Polybe, qui a critiqué Dicéarque et Eratosthène, n'a jamais mentionné Hipparque : dans les pages que Strabon consacre à l'un et à l'autre il ne les met jamais en relation de méthode et de pensée ; il cite leurs objections à la géographie d'Eratosthène, mais elles sont indépendantes les unes des autres.

Pour conclure cette étude, on remarquera d'abord que la science du temps de Polybe a exercé sur lui une influence à plusieurs facettes ; elle s'est manifestée dans les domaines les plus variés et dans des sujets dont un ouvrage historique aurait pu fort bien se passer. Si l'esprit critique et une méthode chronologique étaient des instruments nécessaires, une psychologie moins riche et moins rationaliste et le silence sur des questions géographiques d'actualité n'eussent en rien amoindri la valeur historique de son œuvre. En abordant ces sujets, Polybe n'a pas seulement enrichi son *Histoire*, il a donné libre cours aux tendances naturelles de

[1] XXXIV 6.

[2] Strab. II 1, 21-35, p. 77-88.

son esprit. Sa polémique n'est pas un simple écho du goût contemporain pour la critique et la controverse ; elle dénote à la fois un amour de la discussion, qui ne va pas toujours sans une mesquine étroitesse, et la possession d'idées bien arrêtées et intransigeantes sur la manière d'écrire l'histoire. Ses conceptions psychologiques ne portent pas seulement la marque de la philosophie contemporaine ; elles révèlent aussi une intelligence dominée par la raison, méfiante à l'égard du sentiment et de la spontanéité, portée en fin de compte à une certaine sécheresse. Sa chronologie traduit le souci et l'exigence d'une méthode rigoureuse. Enfin sa géographie est l'indice d'une vaste curiosité, sollicitée par les connaissances et les découvertes du temps.

Pensée critique et rationaliste, rigueur méthodique et curiosité, telles sont les qualités que Polybe apportait à la rédaction de son *Histoire* et dans la société romaine où il en conçut le projet. Cette société était un milieu éclairé, ouvert à toutes les idées et courants intellectuels de son époque. On y lisait les ouvrages des philosophes et des savants grecs. On y recevait des hommes comme Cratès de Mallos, Carnéade, Diogène de Babylone, Panétius, que nous avons eu l'occasion de mentionner dans le cours de cette étude. Ce climat de culture et de savoir ne pouvait que favoriser les dispositions de Polybe, réduit à l'oisiveté par la brisure de sa carrière politique et disponible pour se consacrer à l'histoire, à la réflexion et à l'acquisition des connaissances les plus variées.

DISCUSSION

M. Gabba : Abbiamo ascoltato con molto interesse la valutazione che il Professor Pédech ha offerto della cultura di Polibio sullo sfondo delle conoscenze e della critica del suo tempo. Polibio si inserisce bene nello spirito del tempo, che è caratterizzato da un rinnovamento critico ed egli deve molto, per l'indagine cronologica e geografica ai suoi predecessori e contemporanei. L'attualità dei suoi interessi geografici è evidente e ne deriva, per questi problemi, una maggiore originalità, accentuata dalle sue personali esperienze. Mi pare molto importante la sua concezione « sociale » delle esplorazioni geografiche, riflessa nella critica a Pitea, che sono viste come iniziative di poteri statali. Sotto questo punto di vista, il ripudio del viaggiatore individuale può forse collegarsi con la sua lontananza (o non familiarità : F. W. Walbank, *Polybius* (Berkeley 1972), 38 n. 30) da Erodoto. Mi pare poi molto importante e degno di spiegazione il fatto che Polibio abbia scelto, per la sua triangolazione del Mediterraneo, Narbo, apparentemente in un momento anteriore alla conquista romana della zona.

M. Walbank : I should like to make two points. The first concerns Polybius' olympiad scheme and has some relevance to M. Momigliano's query about his interest in the West (cf. supra p. 35). M. Pédech has emphasised the flexibility of the scheme, which allowed events to be expanded or compressed, according to their importance. It is noteworthy that the expansion always comes when Polybius reaches one of the great eastern wars, whereas the intermediate years are covered in very few books regardless of affairs in the West. This seems a fairly clear indication of Polybius' estimate of their relative importance. And when one looks at current histories it is interesting to see to what extent the pattern imposed by Polybius still persists.

My second point is about Polybius' views on Homeric geography and the problem of the outer Ocean. Both his insistance on keeping Odysseus inside the Pillars of Hercules and his attempt to discredit Pytheas seem to be motivated at least in part by the desire to remove any sort of rival to his own reputation as the explorer of the outer Ocean. That is perhaps why he despises Pytheas as a private individual (and a merchant) whereas he himself was subsidised by the resources of a Roman noble.

M. Pédech : 1. Il est naturel que Polybe, homme du monde hellénistique, accorde une place prépondérante aux affaires d'Orient. Pourtant, il semble que dans quelques livres, en particulier dans les livres XIV et XV, où est exposée la fin de la deuxième guerre punique jusqu'à la bataille de Zama, les événements d'Occident aient tenu une place au moins aussi importante que les événements d'Orient.

2. Peut-on vraiment affirmer que Polybe a maintenu les voyages d'Ulysse à l'intérieur de la Méditerranée pour se réserver l'exclusivité de l'exploration de l'Océan? La croisière de Polybe et celle de Pythéas ne sont pas concurrentes : au-delà de Gibraltar, Pythéas a exploré le Nord et Polybe le Sud.

M. Momigliano : Il est toujours intéressant de savoir ce qu'un historien ne sait pas. Polybe ne semble pas connaître l'hellénisme latin de Rome, pas même Térence, qui vivait dans le cercle de Scipion Emilien. Il n'a aucune idée de la culture punique en grec ; Il n'a pas lu les ouvrages en grec des auteurs juifs. Sa culture grecque est aussi lacuneuse : il paraît n'avoir pas lu Hérodote ; Athènes lui est étrangère. Il est également intéressant de se demander ce qu'un historien connaît, mais dont il ne parle pas : dans le cas de Polybe : Thucydide et Caton (comme historien).

M. Walbank : Ne peut-on admettre que la cause de cette lacune, c'est que Polybe ne s'intéressait pas à l'histoire du Ve siècle, mais bien à celle du IVe?

M. Pédech : M. Walbank a raison. De toute évidence, la culture historique de Polybe ne remonte guère jusqu'au Ve siècle : elle a son point de départ chez les historiens du IVe siècle, Ephore et Théopompe.

M. Marsden : M. Pédech has said, when talking about and analysing Polybius's use of psychology, that the historian reveals two generals, Hannibal and Scipio Africanus, as rational people, whereas he presents Philip V and Perseus as irrational commanders. It seems to me that all these men and other commanders were reasonably clear thinkers, but they differed in character and the ability to maintain a steady view of the inevitable problems that confronted them on campaigns. For what reason did Professor Pédech introduce distinctions between these two pairs?

With regard to geography, as opposed to topography, it has been suggested that Polybius's accounts of wide geographical areas are, up to a point, digressions. To me, however, they seem absolutely essential for a military historian to include, since he wishes to provide his readers with some information from which they can understand the plans of grand strategy and why large-scale operations were conducted as they were.

M. Pédech : 1. Hannibal et Scipion, Philippe et Persée forment deux paires psychologiquement opposées. Les premiers sont guidés par la raison et la réflexion. Avant chaque action, ils calculent, ils font des plans. Hannibal a tout prévu, et Polybe l'expose en détail, pour les batailles de la Trébie, de Trasimène et de Cannes. Lorsque Scipion parcourt un long chemin pour s'emparer de Carthagène, l'opération semble téméraire à première vue. Mais Polybe démontre qu'elle a été mûrement conçue et qu'elle devait *logiquement* réussir. Au contraire, Philippe et Persée se laissent guider par la passion et l'impulsion : ils commettent des fautes. Persée s'affole au moindre péril, abandonne précipitamment des positions solides et se lance tête baissée dans la défaite.

2. Il faut distinguer topographie et géographie. La topographie d'un champ de bataille ou d'une opération militaire est, certes, nécessaire à l'intelligence de l'histoire. Mais le peuplement de la région équatoriale ou les problèmes océanographiques sont de pures digressions, étrangères au récit, inspirées sans doute par l'exemple d'Ephore qui avait incorporé une description du monde en deux livres dans son histoire universelle.

M. Nicolet : Je poserai deux questions à M. Pédech :

1. Est-ce à dessein qu'il a tout juste effleuré la question de la culture philosophique et celle des sources de Polybe ?

2. On trouve chez Polybe un très grand nombre de réflexions « épistémologiques », qui prouvent une profonde réflexion sur le métier d'historien, sur les rapports entre l'histoire et l'action, en particulier l'action politique. On trouve aussi, chez Polybe, comme vous l'avez relevé, nombre de discussions scientifiques, en particulier géographiques (on pourrait citer aussi « l'anthropologie » du livre VI). Vous avez interprété ces digressions comme la preuve de la curiosité, de l'encyclopédisme de Polybe. Ne peut-on admettre qu'il y a là une exigence logique, un lien nécessaire entre cette culture, telle que vous l'avez définie, et le « métier d'historien » ?

M. Pédech : J'ai laissé délibérément de côté la philosophie de Polybe en donnant au terme de « science » l'acception que nous lui donnons aujourd'hui. Les idées de Polybe sur la fortune et le hasard, sur le déterminisme et la morale m'ont paru étrangères à mon sujet.

Le lien entre la culture et le métier d'historien ne conduit pas forcément à des digressions étendues. Certaines formes de culture s'éloignent de l'histoire : c'est le cas, aux yeux de Polybe, de la rhétorique de Timée. Le livre VI sur la constitution romaine est une digression utile et nécessaire. On voit moins l'utilité et la nécessité des digressions de géographie générale. Elles sont cependant conformes à la tradition des historiens grecs depuis Hérodote.